Pour illustrer une leçon de politesse : "Je n'aime pas attendre... moi"

Autor(en): **Maillard, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **62 (1933)**

Heft 14

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1041441

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Sous cette forme, l'exercice est un peu plus difficile.

Cet exercice de combinaisons ne figurant pas dans nos *Guides*, je me suis proposé, sans prétention aucune, d'en parler, après l'avoir expérimenté et avoir été satisfait du résultat. Jos. Chassot.

Pour illustrer une leçon de politesse

« Je n'aime pas attendre... moi »

En bordure de la route cantonale, une simple bâtisse grise, démunie de contrevents : c'est le bureau de poste. Au-dessus de la porte, la réglementaire plaque émaillée jette, sur fond rouge vif, ses grandes lettres blanches. A droite, la boîte métallique vert sombre est toute prête à recevoir la correspondance. Le couvercle mobile de son ouverture redescendra de lui-même sur les pages, précieuses ou banales, que nous y laisserons tomber. La serrure compliquée n'obéira qu'à l'appel de la clef dont seule la buraliste a la garde.

Les quatre degrés de l'escalier gravis, je pénètre dans le corridor dallé. Le vestibule est inconnu ici : une ouverture pratiquée dans la muraille a permis d'y établir un guichet au travers duquel se règlent de si importantes choses. Souvent, mandats et chèques s'y remplissent alors que les semelles cloutées de trois marmots claquent sur le dallage gris et rouge. Ce jour-là, le silence salue mon arrivée. Tout à coup, comme s'il avait subitement retrouvé sa langue, François s'écrie d'une voix claironnante :

— Maman, voici Mademoiselle.

Un pas rapide martèle le fond de la cuisine, une porte grince, le guichet se lève et la buraliste apparaît. Au même instant, s'ouvre la porte d'entrée. Un courant d'air glacé vous arrive en plein dans les jambes, tandis qu'une voix nasillarde murmure quelque chose qu'il faut croire être un bonjour.

Arrivée la première, je demande un mandat international. Mais, d'une voix bien distincte cette fois, la personne à l'organe si sympathique reprend :

— Vous en avez pour longtemps ? J'entends les hommes gronder : c'est l'heure du dîner et je dois mettre un gâteau au four. Pas pour midi bien sûr, mais pour ce soir !

— Passez, lui dis-je.

Et la mégère s'accoude au-devant du guichet dont elle obstrue complètement l'ouverture. Ce fut long ! Un abonnement à envoyer, mais elle ignore le numéro du compte de chèques... Rien d'agréable dans ce personnage sans gêne, qui vous dévisage d'un regard perçant. Ses cheveux en désordre semblent ne pas connaître le démêloir. Depuis quand sa blouse de travail n'a-t-elle pas ressenti le contact de l'eau ? Ses bas beiges se tordent lamentablement autour de jambes bancales et retombent sur des souliers crottés.

Au bout d'un long quart d'heure de *si* et de *mais*, l'intéressant personnage quitta le bureau, nous jetant, en guise de remerciement :

— Vous savez, je n'aime pas attendre moi ! Au revoir !

Ces derniers mots se perdirent dans l'air tout vibrant d'un tintement sonore, car les cloches des environs égrenaient l'*Angelus* de midi !

A. Maillard.